

Voyage au pays de la peur

C'est l'un des ouvrages les plus marquants de ce début d'année au rayon littérature étrangère : *les Dévastés*, de la romancière **Théodora Dimova**, dresse un portrait glaçant de ce que fut son pays, la Bulgarie, sous le joug du communisme totalitaire. Un récit tout en douleurs, mais qui livre aussi de beaux portraits de femmes.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALAIN LÉAUTHIER

Février 1945. Trois femmes, Raïna, Ekaterina et Viktoria, se retrouvent dans un même cimetière, figées et muettes devant « un tas de scories » vaguement recouvert de neige. Dessous, les corps de leurs époux suppliciés, « des ennemis du peuple », selon l'accusation infamante lancée par des miliciens arborant sur leurs vêtements de fortune le brassard rouge du Front patriotique dominé par le Parti communiste bulgare. Quand, le 9 septembre 1944, celui-ci chasse le régime allié de l'Allemagne nazie alors en place à Sofia, le sort de ces hommes, assimilés sommairement à un univers de privilèges jaloués, se trouve irrévocablement scellé. Arrêtés, emprisonnés et torturés, ils seront exécutés quelques mois plus tard, puis jetés dans une fosse commune à Bolyarovo, petite ville du sud-est de la Bulgarie. Dans l'interview donnée à *Marianne*, Théodora Dimova, l'auteur des *Dévastés*, assure qu'aujourd'hui encore la Bulgarie – un des 27 États membres de l'UE – a du mal à regarder dans le rétroviseur la tragédie du « socialisme réel » en action. Née en 1960, fille de l'écrivain Dimitar Dimov, gloire nationale, elle appartient à la génération ayant



grandi sous le joug et le mensonge totalitaires sans en avoir connu et subi les pires crimes – contrairement aux trois femmes de son roman, dont elle libère littéralement les mémoires au fil d'un récit alternant plusieurs périodes.

Cortège d'exactions

Chacune des futures veuves apporte un éclairage particulier, tout à la fois sur l'état de la société bulgare de l'époque et sur la réalité des actions de ceux qui

prétendaient y faire retentir la douce note des lendemains qui chantent. Avant 1944, leurs existences étaient paisibles, bourgeoises et cultivées. Elles se fracassent sur la violence, l'ignorance et la grossièreté des représentants autoproclamés du peuple. La parole de ces femmes est douce, les mots des hommes sont durs comme les condamnations. Le livre ne prend pas de chemins détournés pour exposer le cortège d'exactions meurtrières et liberticides



Les Dévastés, de Théodora Dimova, (traduction : Marie Vrinat), Éditions des Syrtes, 288 p., 21 €.

auxquelles se livrent les sauveurs de l'humanité. Il montre aussi comment les révolutions permettent de prendre des revanches sur une existence médiocre, une offense jamais digérée, une frustration enfouie. La grande histoire qui nourrit les livres fait vibrer ; celle qui est écrite à hauteur de l'humain trop humain rappelle l'attrait qu'exerce la promesse d'un peu de pouvoir et d'honneurs, sans oublier celui de la vengeance. L'ouvrage est troublant : on en sort sinon dévasté du moins passablement déprimé, tant on y cherche une quelconque trace d'empathie réunissant les acteurs de ce pan d'histoire bulgare. Entre les nouveaux maîtres du pays et leurs victimes, la tendresse n'est évidemment pas de mise, mais il n'y a guère plus d'attention à l'égard des prolétaires, abonnés aux restrictions à répétition et aux hébergements sordides. Certains y verront une charge partisane contre un système particulier. C'est peut-être surtout un voyage aux côtés de quelques exemplaires de l'espèce humaine dont les malheurs deviennent des souvenirs qui font des livres.

Marianne : Quelles sont les origines de ce livre ?

Théodora Dimova : Le 9 septembre 1944 est une date traumatisante dans notre histoire récente. Notre pays a été occupé par l'Armée rouge et le régime totalitaire qui allait régner pendant quarante-cinq ans, changeant la mentalité et le destin de la nation. Il était très important pour moi d'explorer cet événement historique comme un mal métaphysique s'abattant sur une communauté. Comme une apocalypse sociale et personnelle. Je voulais explorer les réactions des gens face à un mal qui leur tombe dessus sans crier gare. Certains personnages foncent tête baissée, d'autres n'arrivent pas à croire à sa réalité, ou bien ne croient pas que le mal les affectera personnellement et, alors même qu'ils en ont la possibilité, ne partent pas. D'autres,

enfin, commencent à coopérer et à s'en accommoder. Le niveau de résistance diminue chaque jour à cause de la peur qui est instillée. C'est la peur qui met les gens sens dessus dessous, qui les fait se dresser les uns contre les autres, se dénoncer, se soupçonner, se calomnier.

Le livre présente des « révolutionnaires » aux motivations pas toujours glorieuses. Une sorte de revanche des médiocres ?

Dans les premiers mois qui ont suivi le coup d'État du 9 septembre, quelque 30 000 personnes ont disparu et ont été assassinées. Il s'agissait de l'élite de la nation, pas seulement des politiciens, mais des enseignants, des médecins, des officiers, des industriels, des prêtres, des intellectuels. J'ai passé presque un an et demi à lire les événements tragiques de l'arrivée et de l'occupation de la Bulgarie par l'Armée rouge en 1944. J'ai parlé à un grand nombre de personnes dont les proches ont été victimes de cette période sanglante. Mais pour notre société dans son ensemble, ce sujet est resté irrationnellement non vécu et non considéré.

La force du livre est de ne pas être un brûlot mais bien une œuvre romanesque ! N'avez-vous pas eu la crainte que sa réception critique soit précisément très idéologique ?

C'est pour cela que j'ai été très prudente. J'étais clairement consciente que je marchais sur une glace très fine, qu'à chaque pas je pouvais glisser et tomber. C'est pourquoi la vie personnelle des héroïnes est devenue extrêmement importante pour moi, leur douleur et leur souffrance m'ont protégée du piège des idéologies. Mais, par ailleurs, je ne peux pas non plus cacher mes propres sentiments à l'égard du système qui a anéanti des centaines de milliers de vies humaines. Si le roman était dépassionné, il n'y aurait eu aucun intérêt à l'écrire.

Que reste-t-il du « communisme bulgare » dans la Bulgarie de 2022 ?

Oh, beaucoup de choses ! Non seulement le communisme n'a pas disparu, mais il s'est caché au plus profond de nos âmes, a trouvé un refuge et, comme une bête sauvage, en sort de temps en temps. Nous avons imperceptiblement adopté le point de vue selon lequel il n'est pas nécessaire de regarder en arrière, la meilleure chose pour notre avenir est de regarder vers l'avant. Ne pas reconnaître, ne pas regarder nos traumatismes historiques afin de se rapprocher des démocraties « normales ». Comme

“DANS LES PREMIERS MOIS QUI ONT SUIVI LE COUP D'ÉTAT DU 9 SEPTEMBRE, QUELQUE 30 000 PERSONNES ONT ÉTÉ ASSASSINÉES.”

si cette période avait été vécue par les ancêtres d'autres personnes, et non par les nôtres. Comme si elle s'était déroulée dans une autre société, il y a des siècles, et qu'il ne valait pas la peine d'y revenir parce que nous n'avons plus rien à voir avec elle. Cette attitude ne me laisse pas en paix. Je voulais que le roman explose tout cela.

Plusieurs femmes portent ce récit, et donc le dévoilement du système totalitaire qui cause la mort de leurs maris. Est-ce ainsi que vous voyez le sort des femmes ?

En tout cas, c'est celui des femmes de cette génération. Les épouses des personnes arrêtées et tuées – celles qui sont les plus faibles, les plus vulnérables, les plus fragiles – subissent le poids du régime, de l'expulsion, parce qu'elles restent en vie et qu'elles doivent élever et éduquer leurs enfants. Le destin de ces femmes est un éclat de notre destin national sinistré. ■